

Hittites et Hourrites dans la Bible

Hittites and Hurrians in the Bible

EDWARD LIPIŃSKI

address: Adolphe Lacomblélaan 50/11, 1030 Brussel, Belgium, e-mail: elip@telenet.be

BibAn 2 (2012) 9-25

SUMMARY: Hittites appear quite often in the Bible, as usually translated, and they happen to be related, even nowadays, to the Hittite Empire of the Bronze Age. This understanding of the biblical texts does not take historical data into account. While some passages may allude to Neo-Hittite states of Syria or be inspired by the cuneiform use of *Hatti* in Iron Age II, other mentions must have referred originally to the North-Arabian tribe Hatti, living in southern Canaan or the Negev and known from the toponymic list of Shoshenq I (10th century B.C.) and certainly from the inscriptions of Tiglath-pileser (8th century B.C.). The case of “Uriah the Hittite” is somewhat different, because the man in question was *ewri* Hutiya, bearing the Hurrian title “lord” or “king” and a Hurrian personal name. He was apparently continuing the lineage of Hurrian princes of Jerusalem known from some Amarna letters of the 14th century B.C. Hurrian political and military influence in Canaan is well attested, but the Nuzi analogies with patriarchal narratives hardly prove a characteristic Hurrian impact on Israelite customs and the early Hebrew literature. The role of Hurrians, called Horites in the Bible, could no longer be understood properly by the redactors of biblical books, but the realm of Urartu in Iron Age II Anatolia seems to have been known quite well in scribal circles.

KEYWORDS: Old Testament, Hittites, Hurrians, Horites, Uriah the Hittite, Nuzi, Ararat, Urartu, *ewri*, Awarnah/Araunah, Batsheva

SŁOWA KLUCZE: Stary Testament, Chetyci, Hurryci, Uriasz Chetyta, Nuzi, Ararat, Urartu, *ewri*, Awarna/Arauna, Batszewa

Les Hittites sont souvent mentionnés dans la Bible, bien que l’Empire hittite d’Anatolie ait cessé d’exister vers 1180 av.n.è. L’usage biblique de ce terme devrait donc être considéré comme un archaïsme anachronique. Qui plus est, les Hittites sont cités parmi les peuples préisraélites de Canaan¹, bien qu’ils ne l’aient jamais habité, ni même mené des conquêtes dans la région. En outre, ils interviennent dans des récits bibliques qui sont

¹ Gen. 15,20; Ex. 3,8.17; 13,5; 23,23; 33,2; 34,11; Deut. 7,1; 20,17; Jos. 3,10; 9,1; 11,3; 12,8; 24,11; Jug. 3,5; I Rois 9,20; Esd. 9,1; Néh. 9,8; II Chron. 8,7; cf. Ez. 16,3.45.

certainement postexiliques, comme Gen. 23,3-20 (cf. 25,9-10; 49,29-32) et 26,34-35; 27,46. Les Israélites ont cependant connu les États néo-hittites de Syrie qui ont subsisté jusqu'à la fin du 8^e siècle av.n.è. Conquis par les Assyriens, ils sont devenus des provinces de l'Empire assyrien, d'où des réfugiés ont pu venir en Israël et en Juda.

Par ailleurs, on a trouvé en Israël cinq sceaux ou impressions de sceaux hittites, datant tous du 13^e siècle av.n.è. On a donc émis l'hypothèse que des Hittites avaient émigré en Canaan à la fin du 13^e ou au début du 12^e siècle, fuyant la famine et les invasions qui avaient alors frappé l'Anatolie. On a trouvé aussi à Megiddo un panneau en ivoire de fabrication certainement hittite. C'est un objet de luxe dont la présence à Megiddo, de même que celle d'un sceau hittite de bonne qualité, s'explique aisément dans le cadre des relations diplomatiques entre l'Empire hittite et l'Égypte après la paix signée en 1258 entre Hattusili III et Ramsès II. Megiddo apparaît en effet comme un lieu de rencontre des messagers royaux venant d'Anatolie et d'Égypte. Le palais de Megiddo, où l'on a trouvé de nombreux ivoires et objets de luxe, semble ainsi avoir été le siège d'un gouverneur égyptien. Ceci implique évidemment l'existence d'archives avec des missives scellées, voire la présence possible d'envoyés hittites, dont témoigneraient les autres sceaux, de moindre qualité.

La situation est donc complexe et on ne peut soutenir, sans plus, que la Bible contient des erreurs flagrantes ou, au contraire, que certains récits bibliques remontent au temps de l'Empire hittite. En d'autres mots, pour comprendre les références bibliques relatives aux Hittites, il faut avoir une certaine connaissance du contexte historique du II^e et du I^{er} millénaire av.n.è. Or, les traductions de la Bible mentionnent souvent les Hittites sans offrir d'explication et les commentaires ou monographies se risquent encore aujourd'hui à faire un rapprochement explicite entre ce nom ethnique et l'Empire hittite au II^e millénaire av.n.è.² Il est cependant évident que les *b^enê Hēt* ou les *Hittîm* de la Bible ne sont pas des Hittites de l'Âge du Bronze. L'article reprendra donc l'explication du nom des Hittites, retracera brièvement leur histoire, situera les *b^enê Hēt* et les *Hittîm* de la Bible dans leur contexte historique de l'Âge du Fer II, s'intéressera à «Urie le Hittite», qui était en fait d'ascendance hourrite, et dressera le bilan des éléments hourrites et urartéens dans la tradition biblique³.

2 Par exemple: E.N. Zwijacz, *Obraz Ludu Bożego według Księgi Liczb* (Kraków 2010) 215, note 58; *Pismo Świąte Starego i Nowego Testamentu* (Częstochowa 2011) 72, note c; 2912-2913.

3 L'article reprend, en partie, le texte du syllabus du cours d'Histoire et d'archéologie bibliques donné par l'auteur à l'Institut Martin Buber, Bruxelles.

I. Les Hittites: le peuple et leur langue

Les Hittites de l'histoire sont un peuple de l'Anatolie centrale, issu de la fusion d'immigrants indo-européens, installés dans le pays depuis le 20^e siècle av.n.è., avec les habitants autochtones qui étaient les vrais Hittites, mais dont la langue est désormais appelée «hatti» pour la distinguer du hittite. Elle pourrait se rattacher au groupe occidental des langues caucasiennes, spécialement à l'abkhaso-adygien. C'est en ces termes que René Lebrun résumait en 1990 l'état actuel de nos connaissances en la matière⁴:

La compréhension de cette langue ... fait toujours difficulté en raison notamment d'une documentation assez réduite et de son caractère isolé. Notée à l'aide d'une écriture cunéiforme, la langue hattie se lit aisément mais résiste à une interprétation satisfaisante; nous nous trouvons dans une situation presque identique à celle de l'étrusque. Il n'y a cependant pas lieu de désespérer. La documentation hattie est, en effet, constituée de copies ou d'adaptations de modèles antiques d'époque impériale et trouvées dans les fouilles de Boğazköy. Quelques tablettes bilingues (hatti-hittite) apportent des éléments de solution. Les travaux fondamentaux pour s'initier à la langue restent ceux de Kammenhuber et de Schuster⁵.

Le hittite est le principal idiome des immigrants indo-européens, venus probablement des plaines de la Russie méridionale, de l'actuelle Ukraine. Ceux-ci reprirent en Anatolie la qualification géographique *hattili* du groupe indigène, mais finirent par imposer leur langue, qu'ils commencèrent à écrire au 16^e siècle, se servant de l'écriture cunéiforme, empruntée à une tradition provinciale de la Syrie du Nord. À partir du 16^e ou 15^e siècle, ils firent aussi usage des «hiéroglyphes hittites» ou «louvites», qui constituent un système de pictogrammes dont certains apparaissent d'abord comme symboles isolés. Rien ne prouve que ce système d'écriture, employé jusqu'au 7^e siècle av.n.è., ait été inspiré par les hiéroglyphes égyptiens. Une écriture pictographique, représentant les objets désignés, peut naître spontanément, sans influence externe.

Le hittite cunéiforme fut déchiffré en 1915 par le savant tchèque Bedřich Hrozný et le déchiffrement des «hiéroglyphes néo-hittites» ou «louvites» du

-
- 4 R. Lebrun, «Les langues anatoliennes, leur répartition et leur fonction de 2000 à 500 av. J.-C.», *Le langage dans l'Antiquité* (éd. P. Swiggers et A. Wouters) (La Pensée linguistique 3; Leuven-Paris 1990) 56-75, citation des p. 63-64.
- 5 A. Kammenhuber, «Das Hattische», *Altkleinasiatische Sprachen* (Handbuch der Orientalistik I/2, 2; Leiden 1969) 428-546; H.-S. Schuster, *Die hattisch-hethitische Bilinguen I/1* (Leiden 1974); P. Taracha, «Zum Stand der hattischen Studien», *Studia Mediterranea* 9 (1995) 351-358; M. Popko, *Ludy i języki starożytnej Anatolii* (Warszawa 1999) 40-71; O. Soysal, *Hattischer Wortschatz in hethitischer Textüberlieferung* (Handbuch der Orientalistik I/74, 2; Leiden 2003).

I^{er} millénaire, utilisés pour rendre l’idiome louvite de l’indo-européen, est pratiquement achevé aujourd’hui. En revanche, on éprouve encore quelque difficulté à comprendre les «hiéroglyphes hittites» de l’ère impériale. Le déchiffrement du hittite a été facilité par l’existence de bilingues, l’utilisation d’idéogrammes cunéiformes, dont le sens était connu, et par le grand nombre de textes retrouvés, surtout à Boghazköy, aujourd’hui Boğazkale, le site de l’ancienne capitale Hattusa de l’Empire hittite. L’appartenance du hittite, comme du louvite et d’autres langues apparentées, à la grande famille indo-européenne ne fait pas le moindre doute. Il suffira, par exemple, de comparer *kui-* à «qui», *warnu-*, «allumer», au néerlandais «warm» ou *watar-* à «water». Parmi les langues vivantes, c’est le lithuanien qui est le plus proche de l’hittite.

2. Histoire des Hittites

L’histoire des Hittites se divise en quatre grandes périodes⁶. La première est liée à l’État dont le centre était Kanish, appelé *Neša* par les Hittites, qui se donnent dès lors le nom de Nésites, *Našili* ou *Nešili*. C’est aujourd’hui Kültepe, un site très important de l’Anatolie centrale⁷. Nous le connaissons surtout grâce aux archives assyriennes du comptoir commercial établi aux abords immédiats de Kanish aux 19^e et 18^e siècles av.n.è. Ces archives nous révèlent l’activité extraordinaire des marchands d’Assur et nous informent indirectement sur le rôle joué par les souverains de Kanish et leurs sujets dans les transactions menées par les Assyriens⁸.

De nombreux noms propres des habitants de Kanish et quelques mots empruntés par les marchands assyriens à la langue locale indiquent que les indigènes étaient en majorité Hittites. Parmi les mots d’emprunt on peut relever *išpatalu*, «auberge», ce qui correspond à «hôpital» et au latin *hospitalis*, également «auberge». Tous les documents découverts sur le site sont en effet rédigés en assyrien, à l’exception d’une tablette d’origine nord-syrienne. Certains noms propres témoignent en effet de l’activité de marchands provenant de la Syrie du Nord. Par ailleurs, le mot hittite *targumanu*, «traducteur», et le verbe correspondant *tarkummiya*, «traduire», ne sont pas hittites, mais

-
- 6 V. Haas, F. Imparati et H. Klengel, *Geschichte des hethitischen Reiches* (Handbuch der Orientalistik I/34; Leiden 1998).
- 7 K.R. Veenhof, W. Orthmann et E. Porada, «Kaniš, kārūm», *RLA* V (Berlin 1976-1980) 369-389; G. Wilhelm, «Neša», *RLA* IX (Berlin 1998-2001) 232-235.
- 8 E. Lipiński, *Prawo bliskowschodnie w starożytności. Wprowadzenie historyczne* (Studia Historico-Biblica 2; Lublin 2009) 135-158

Hittites et Hourrites dans la Bible

ont été empruntés à une langue ouest-sémitique de la Syrie du Nord. En ougaritique, par exemple, *ragamu* signifie «parler» et *rigmu* veut dire «voix». Le mot *targumanu*, avec le préfixe réflexif *ta-*, désigne ainsi l'individu qui permet qu'on «se parle».

Le commerce assyrien, dont Kanish était le centre, se caractérisait par un double courant: les Assyriens exportaient vers l'Anatolie des étoffes et de l'étain, dont la provenance n'est pas encore déterminée d'une façon définitive, et ils rapatriaient de l'or et surtout de l'argent, qu'ils obtenaient en échange des produits vendus. Ils ramenaient aussi du fer naturel, provenant de météorites, qui était excessivement cher. Ce commerce dura près de deux siècles et fut pour l'Assyrie, mais aussi pour les Hittites, une source d'enrichissement considérable. Des bouleversements politiques en Anatolie et la lutte pour le pouvoir en Assyrie même mirent fin à ce commerce sur grande échelle. Notre source d'information s'est dès lors tarie, mais on peut supposer que ce sont les Hittites de Kanish qui ont établi leur capitale à Hattusa, puisqu'ils qualifiaient leur langue de «nésite», *nešili* ou *našili*. Ceci montre l'importance de Kanish dans l'évolution de la culture hittite à l'époque ancienne, avant que les Hittites n'aient commencé à écrire leur langue.

L'Ancien Empire hittite, que l'on date entre 1600 et 1480 av.n.è., est l'époque de l'unification d'une grande partie de l'Anatolie par Hattusili I et celle de la conquête de Babylone par Mursili I, en 1499 d'après la chronologie ultra-courte. C'est l'époque dont date la plus ancienne version des Lois hittites et de nombreux textes religieux, rituels et magiques. On constate ainsi que les Hittites ont subi dans ce domaine une forte influence des populations antérieures, parlant la langue hattie. Le Moyen Empire des années 1480-1360 est une période plutôt obscure, au cours de laquelle l'État hourro-mittannien dispute aux Hittites la possession de la Syrie du Nord, alors que Hattusa est incendiée par les barbares. Le nom de Hatti (*Ht3*) apparaît néanmoins en égyptien dès le 15^e siècle et plus tard on rencontre même *Ht3* '3, le «Grand Hatti», ce qui peut aussi désigner la capitale Hattusa.

La période du Nouvel Empire peut être datée entre 1360 et 1180. Elle est inaugurée par Suppiluliuma I qui entreprend la reconquête de la vallée du Haut-Tigre et de la Syrie du Nord, qui avaient été occupées par les Hourrites. Il pénètre ensuite dans la région de prépondérance égyptienne en Syrie sans que Amenhotep III et Amenhotep IV ou Echnaton s'en inquiètent outre mesure. Leurs successeurs, Horemheb, Séthi I et surtout Ramsès II cherchent cependant à regagner le contrôle de la Syrie et s'engagent dans une longue lutte qui les oppose à Mursili II et Muwatalli II. Les armées égyptiennes traversent souvent le Canaan et y établissent même des bases permanentes. Vers 1275, Muwatalli II inflige une défaite à Ramsès II près de Qadesh sur

l'Oronte, en Syrie centrale, et remet le royaume d'Amurru sous la suzeraineté hittite. La paix finit par être signée en 1258 entre Hattusili III et Ramsès II, mais les ouvertures de paix de Hattusili III du côté de l'Assyrie, inquiétée par la puissance croissante des Hittites, n'aboutissent pas à un résultat satisfaisant. Les Hittites perdent ici du terrain et la Mésopotamie du nord passe sous l'obédience des Assyriens qui ont conquis l'État hourro-mittannien vers le milieu du 13^e siècle av.n.è.

Au début du 12^e siècle, plusieurs vagues migratoires déferlent du nord et du nord-ouest sur le Proche-Orient. L'une d'elles met fin à l'Empire hittite vers 1180 av.n.è., sous le règne de Suppiluliuma II. Son écroulement ne signifiait pas la fin de la civilisation hittite. Celle-ci survit dans une série de petits États néo-hittites de l'Anatolie sud-orientale, de la Syrie du Nord, comme Carchémish et Hamat, ou dans des États de civilisation mixte araméo-hittite ou louvite, comme Sam'al et Bet-Adini⁹. Les textes assyriens et babyloniens qualifient ces États de hittites et étendent l'appellation *Hatti* à toute la Syrie-Palestine, y incluant même les cités phéniciennes et philistines de la côte. Cet usage persista après l'assujettissement, puis l'annexion des États néo-hittites et araméens par l'Assyrie, aux 9^e et 8^e siècles av.n.è. Il est attesté jusqu'au temps d'Antiochus I Sôter (281-261 av.n.è.), mais ne se rencontre pas dans les inscriptions hiéroglyphiques et dans les anciennes inscriptions araméennes. Ce concept correspondait à l'usage grec du nom de «Syrie».

3. Les Hittites de la Bible

On a pensé que cet usage tardif de *Hatti* dans les textes cunéiformes trouve un écho dans les passages bibliques qui mentionnent les Hittites parmi les anciens habitants de Canaan. Cependant, cette explication n'a qu'une valeur limitée. Si la Bible contient des allusions explicites aux États néo-hittites, elle semble plus souvent confondre les Hittites avec les membres d'une tribu du Négev, appelée *Hatti*.

D'après I Rois 10,28 et II Chron. 1,16, Salomon importait des chevaux du pays de *Quwe'*, bien connu par les textes assyriens et néo-babyloniens. C'était un royaume important de l'Anatolie du sud-est, qui correspondait à la Cilicie des auteurs classiques. Plusieurs de ses souverains des 9^e, 8^e et 7^e siècles sont connus par des inscriptions en assyrien, phénicien et en «hiéroglyphes louvites». Ils portent des noms anatoliens ou grecs et la ville

⁹ J.D. Hawkins, «Hatti: the 1st millennium B.C.», *RLA IV* (Berlin 1972-1975) 152-159; A.M. Jasink, *Gli stati neo-ittiti. Analisi delle fonti scritte e sintesi storica* (Pavia 1995).

Hittites et Hourrites dans la Bible

d'Adana, en Turquie, était leur capitale. C'était une région riche, par laquelle transitaient aussi les minerais des montagnes du Taurus et dont les forêts fournissaient le bois très apprécié dans la construction des bateaux. Le texte biblique est le seul à faire mention d'une exportation de chevaux. Le verset suivant de I Rois 10,29 et II Chron. 1,17 signale que Salomon vendait ces chevaux aux rois des Hittites et aux rois d'Aram. Ceci est invraisemblable, car ces souverains étaient beaucoup plus proches de la Cilicie et de la Djézirah, en Syrie du Nord, où l'élevage du cheval était pratiqué sur grande échelle. Selon une ancienne tradition juive, Salomon aurait cependant possédé un remarquable haras¹⁰. Les versets en question pourraient dès lors se rattacher à cette tradition, surtout si elle était basée sur le «Livre des actes de Salomon» (I Rois 11,41).

Parmi les femmes étrangères de Salomon, I Rois 11,1 mentionne les épouses hittites. Ceci n'a rien de surprenant, s'il s'agit de filles des rois néo-hittites de Syrie, spécialement de Hamat, avec lesquels déjà David était censé entretenir de bonnes relations d'après II Sam. 8,9-10 et I Chron. 18,9-10. Malheureusement, Tôou, le roi de Hamat, et son fils Hadoram ou Yoram n'apparaissent pas en dehors de la Bible. Ils paraissent correspondre à des personnages gouvernant le petit royaume de Hamat dans la vallée du Jourdain, au sud de Beth-shân. Il n'est connu que par des textes égyptiens et les découvertes archéologiques faites à Tell al-Hamma¹¹. Les listes topographiques de Séthi I le mentionnent entre Pella et Beth-shân¹², ce qui permet d'en localiser le centre à Tell al-Hamma, 15 km au sud de Beth-shân, mais c'est la grande stèle de Séthi I, trouvée sur le site de Beth-shân et datant probablement de 1293 av.n.è., qui nous livre l'information la plus explicite¹³:

En ce jour on vint annoncer à sa Majesté : «Le misérable ennemi qui est dans la ville de Hamat rassemble autour de lui beaucoup de gens ; il prend la ville de Beth-Shân et par accord (?) avec ceux de Pella il ne permet pas au prince de Rehob de sortir». Alors sa Majesté envoya la première armée d'Amon, (appelée) Puissante en arcs, à la ville de Hamat, la première armée de Rê, pleine de bravoure, à la ville de Beth-Shân, et la première armée de Seth, Forte en Arcs, à la ville de Yanoam. Après une journée ils furent vaincus par la puissance de sa Majesté, le roi de Haute et Basse-Egypte, Rê demeurant en vérité, fils de Rê, Séthi, aimé de Ptah, qui donne vie.

10 E. Lipiński, «Wierchowce i sala tronowa Salomona oraz gwiazdozbiór Panny wedle Pieśni nad Pieśniami», *BibAn* 1 (2011) 89-103, en particulier p. 93.

11 E. Lipiński, *The Aramaeans: Their Ancient History, Culture, Religion* (OLA 100; Leuven 2000) 338-340; idem, *On the Skirts of Canaan in the Iron Age. Historical and Topographical Researches* (OLA 153; Leuven 2006) 212-213, avec références aux sources.

12 Y. Aharoni, *The Land of the Bible. A Historical Geography* (London 1967) 166, avec une carte à la p. 167.

13 Traduction de J. Briend et M.-J. Seux, *Textes du Proche-Orient ancien et histoire d'Israël* (Paris 1977) 65.

Dans le cycle des prophètes Élie et Élisée, dans II Rois 7,6, il est question de «rois des Hittites et de rois d'Égypte». Cette phrase signifie en fait «rois du nord et rois du sud», mais témoigne d'une certaine connaissance des royaumes néo-hittites de Syrie. L'information la plus importante sur les rapports entre Israël et le royaume néo-hittite de Hamat nous est fournie par les annales de Salmanasar III. Elles nous apprennent en effet que le roi Achab d'Israël et le roi Urhilina de Hamat faisaient partie de la grande coalition anti-assyrienne, présidée par Hadadézer, roi de Damas, et que leurs troupes avaient pris part à la bataille de Qarqar, en 853, qui avait forcé Salmanasar III à rebrousser chemin.

Les récits post-exiliques, comme celui de l'achat de la grotte de Makpéla, en Gen. 23,3-20, ou des femmes hittites d'Ésaü, en Gen. 26,34-35 et 27,46, témoignent en revanche du souvenir de la présence d'une tribu *Hatti* dans le sud de la Judée et le Négev. Cette tribu est probablement mentionnée dans la liste topographique de la campagne du pharaon Shoshenq I dans le Négev, vers 930-925 av.n.è., et certainement dans la liste des tributaires de Téglat-phalasar III dans la région de Gaza, vers 733 av.n.è.¹⁴

Les détail des campagnes militaires de Shoshenq I en Canaan nous a été conservé sur le Portique Bubastite à Karnak sous la forme d'une série d'ovales contenant les noms des localités conquises et surmontés d'une figure de prisonnier. Cette liste toponymique se divise en trois parties, dont la plus longue comptait 85 noms du Négev; onze noms ont été complètement détruits et plusieurs sont endommagés. On peut restituer le n° 129 de la liste complète en [*T*]-*r-h-t*, ce qui serait la transcription de *'Āl-Ḥatt*, «Clan de Ḥatt»¹⁵. Cette restitution se base sur le nom d'une tribu nomade mentionnée à plusieurs reprises au 8^e siècle dans les inscriptions de Téglat-phalasar III. Elles font état de *āl* (URU) *Ḥa-at-te-e* ou [*āl* (URU) *Ḥa-at*]-*ti-a-a*, qui «habitait à la lisière des contrées du soleil couchant» et a offert des dromadaires et des épices en hommage au roi d'Assyrie. Le mot *'āl* signifie «clan, tribu»; il provient de *'ahl*, mais la prononciation arabe, attestée également au I^{er} millénaire av.n.è., était *'āl* et le mot a été confondu par les scribes assyriens avec l'akkadien *ālu*, «ville», qui appartient à la même racine, tout comme l'hébreu *'ohel*, «tente». Une telle confusion est déjà attestée au 17^e siècle dans les textes de Mari.

Le gentilice dérivé du nom de la tribu *Ḥēt* (*Ḥt*) devait s'écrire *Hty* en hébreu et il a été vocalisé *Hittî*. Le nom typiquement tribal de *b'né Ḥēt* est attesté à Hébron (Gen. 23) et les mariages d'Ésaü avec des femmes «hittites»

¹⁴ Lipiński, *On the Skirts of Canaan*, 127, avec références aux sources.

¹⁵ L'écriture hiéroglyphique égyptienne ne distinguait pas *l* de *r*.

Hittites et Hourrites dans la Bible

ont lieu à Beerschéva (Gen. 26,34; 27,46; cf. Gen. 36,2). Les noms et les patronymes des deux femmes sont sémitiques, tout comme le nom d'Éphron à Hébron. Il dérive de la même racine que l'arabe *ya'fūr*, «gazelle», et que l'hébreu *'ofer*, «faon». De même, Ahimelek, le «Hittite» de l'entourage de David (I Sam. 26,6), porte un nom bien sémitique. Les «Hittites» mentionnés parmi les anciennes populations de Canaan¹⁶ ne peuvent être que la tribu en question, dont le nom arabe semble se rattacher à l'adjectif *ḥatt*, «agile, rapide», attesté aussi comme nom propre.

4. «Urie le Hittite»

Le cas de «Urie le Hittite» en II Sam. 11; 12,9-10; 23,39; I Rois 15,5; I Chron. 11,41 est différent, car il se base sur une confusion. En effet, *'wry(h)* veut dire en hourrite «seigneur» ou «roi», *ewri*, et *Ḥty* est le nom propre hourrite *Ḥutiya*¹⁷, très bien attesté¹⁸. La vocalisation du texte biblique semble donc déformer le titre et le nom hourrites d'*ewri Ḥutiya*, «seigneur *Ḥutiya*», qui devait être Hourrite. Le titre *ewri* apparaît aussi sous la forme *'wrnh* (cf. LXX *Opva*), parfois déformée par métathèse en *'rwnh*, dans II Sam. 24,16.18.20-24, où *ewri* est utilisé avec l'article postposé *-ni / -ne* du hourrite, donc *ewri-ne*, «le seigneur», «le roi». Une ancienne glose explicative *h-mlk*, «le roi», a même été préservée en II Sam 24,23, mais on a pris plus tard *'wrnh* et *'wry* pour des noms propres, en ajoutant un *h* à *'wry* de manière à obtenir un nom yahviste: «Yah(wé) est ma lumière». Par conséquent, on a aussi ajouté l'article *h* à *Ḥty* de façon à créer l'ethnique «le Hittite». Ces changements sont néanmoins contraires au style de la langue hébraïque classique qui, en règle générale, fait précéder le nom du roi du titre royal, donc *h-mlk Dwd*, *h-mlk Šlmh*, ce qui correspondait à *ewri Ḥty*. Ce titre hourrite était utilisé aussi dans une lettre du prince de Jérusalem à Echnaton, qu'il qualifiait de *EN-ri*, c'est-à-dire *ewri* (EA 286,7.15.32). Il faut savoir en effet que la présence hourrite à Jérusalem est attestée à l'époque d'El-Amarna, au 14^e siècle, par le nom du prince ^mARAD-*Ḥeba*, «Serviteur de Hébat», la grande déesse hourrite. Le *t* final du théonyme n'était plus prononcé à l'époque et le nom

¹⁶ Cf. ci-dessus, note 1.

¹⁷ E. Lipiński, *Itineraria Phoenicia* (Studia Phoenicia XVIII; OLA 127; Leuven 2004) 498-500, avec références aux sources.

¹⁸ A.T. Clay, *Personal Names from Cuneiform Inscriptions of the Cassite Period* (YOS 1; New Haven 1922) 80; I.J. Gelb, P.M. Purves et A.A. McRae, *Nuzi Personal Names* (OIP 58; Chicago 1943) 218; D.J. Wiseman, *The Alalakh Tablets* (London 1953) 136; *Ugaritica* V (BAH 80; MRS 16; Paris 1968) 328.

propre est généralement lu *'Abdi-Heba*, bien que le logogramme ARAD puisse se lire aussi *Pura* en hourrite¹⁹.

L'ascendance hourrite de l'*ewri* Hutiya est confirmée par l'élément théophore Teshub ou Tesheba²⁰ du nom de son épouse Bethsabée, écrit avec un *'ayin* final de manière à comprendre «Fille du serment». Un tel nom, inconnu de l'onomastique, faisait allusion à la tradition pro-salomonienne, dont on trouve un écho dans I Rois 1,30. Le vrai nom de l'épouse de Hutiya signifiait «Fille de Teshub» ou «Tesheba» (*Btšb'*), nom du grand dieu hourrite et urartéen de l'orage. Bethsabée a été prise par David après que celui-ci eut tué son mari, le prince de Jérusalem, comme l'atteste l'ancien oracle de Nathan en II Sam. 12,9, réinterprété aussitôt par une glose inspirée par le récit plus tardif de II Sam. 11. Une vieille coutume de l'ancien Proche-Orient, attestée notamment par II Sam. 16,21-22, consistait en effet à s'approprier le harem du souverain tué ou détrôné.

La présence hourrite en Canaan aux 15^e-10^e siècles est confirmée par d'autres données. Quelques noms propres subsistent ainsi en dehors de celui du roi de Jérusalem, tel Shamgar, un des juges d'Israël qui, selon Jug. 3,31, avait sauvé Israël en infligeant une défaite à 600 Philistins avec un aiguillon à bœufs (cf. Jug. 5,6). Son nom est certainement hourrite et devait se prononcer *Shimigar*, «Le dieu-Soleil a donné». *Shimigi* était le dieu-soleil des Hourrites et *ar-* est le verbe hourrite signifiant «donner». Le même nom est attesté à Ugarit, au 13^e siècle av.n.è., avec l'ordre inverse des éléments: *'aršmg*. Ainsi ce Hourrite, dont la famille devait vénérer le dieu-soleil hourrite, est entré dans la liste des «sauveurs» d'Israël. Il provenait de Beth-Anath, en Galilée. Talmay, le roi de Geshur au 10^e siècle av.n.è., porte également un nom hourrite: «Grand», «Le Grand».

On remarque, par ailleurs, la présence d'un armement typiquement hourrite et d'un vocabulaire militaire de même provenance. Les Hourrites d'origine indo-aryenne ont développé l'élevage des chevaux et la charrerie de guerre. Ils introduisirent les cuirasses à écailles de bronze, qui protégeaient le cocher des chars et le combattant, et caparaçonnaient les chevaux. Le nom de cette armure est le même, avec des variantes phonétiques, en égyptien, akkadien, hittite, ugaritique et hébreu. En hébreu, la double graphie *siryôn* et *širyôn* souligne l'origine étrangère du mot. Le nom, comme la chose, est venu des Hourrites. En hourrite, *šariyanni* désigne en effet la cuirasse de protection pour hommes, chevaux, cochers des chars. On a rapproché aussi l'hébreu

¹⁹ Lipiński, *Itineraria Phoenicia*, 498-499, avec références.

²⁰ Pour la forme Tesheba du théonyme, attestée à l'Âge du Fer II, voir J. Friedrich, «Die Namen der urartäischen Sonnen- und Mondgottes», *Or* 9 (1940) 211-218 (voir p. 214); F.W. König, *Handbuch der chaldäischen Inschriften* (AfO. Beih. 8; Graz 1955-57) II, 212-213.

Hittites et Hourrites dans la Bible

qôba', «casque», du hourrite *kuwahi*, nom du casque pointu que porte le dieu de l'orage Teshub. La cuirasse à écailles était la parade contre une nouvelle arme offensive, l'arc composé de lames de corne et de différents bois, qui avait une portée et une force de pénétration bien supérieures à celles de l'arc simple. C'est celui que les Égyptiens appelaient «arc hourrite». Tant la cuirasse à écailles que l'arc composite apparaissent en Canaan au 15^e siècle, comme le montrent les fragments retrouvés. Par ailleurs, une acception militaire peut convenir au mot hourrite *hamarhi* ou *hamiluhhi*, avec l'alternance bien connue *l/r*. Il semble désigner un enclos et il est attesté aussi en cananéen sous la forme '*mlqy*'²¹. Cette dernière a été prise plus tard pour un nom de peuplade.

5. Les Hourrites: le peuple et leur langue

Les Hourrites interviennent dans la Bible sous le nom de Horites. Ceux-ci seraient une ancienne population de la montagne de Séir, dépossédée par les Édomites selon Gen. 14,6; 36,20-30; Deut. 2,12.22. Ces passages révèlent la connaissance de l'implantation massive d'Édomites ou Iduméens en Palestine méridionale à l'époque perse. Ils datent donc des environs du 4^e siècle av.n.è. La population antérieure ou indigène de ces régions est dès lors qualifiée de «horite», mais il s'agit en l'occurrence d'un emploi anachronique du terme *Hurru* qui désignait les Hourrites du Proche-Orient et s'appliquait à la Syro-Palestine dans les textes égyptiens (*H3r*).

En réalité, les Hourrites sont un peuple non-sémitique, parlant une langue du type ergatif, dont le lexique n'est que partiellement compris²². Le hourrite est apparenté à la langue de l'Urartu, parlée à l'Âge du Fer II dans la région du lac Van, en Turquie orientale, et au groupe oriental des langues caucasiennes modernes, dont le Tchetchène est l'idiome le plus important.

Les Hourrites sont descendus des montagnes du Caucase et d'Arménie dans la seconde moitié du III^e millénaire av.n.è. et se sont établis dans le nord de la Mésopotamie et de la Syrie, mais il semble que les Proto-Hourrites ont été en contact avec la Mésopotamie dès le début du III^e millénaire, sinon avant cette date. En effet, le travail du cuivre, la métallurgie, semble provenir des régions habitées par les Proto-Hourrites, puisque le mot sumérien «forgeur

²¹ Lipiński, *On the Skirts of Canaan*, 368-370. La même racine semble apparaître sans la désinence *-hi* dans le mot *hamri* qui désigne un endroit sacré.

²² D.O. Edzard et A. Kammenhuber, «Hurriter, Hurritisch», *RLA IV* (Berlin 1972-1975) 507-514; Popko, *Ludy i języki*, 187-210; I. Wegner, *Einführung in die hurritische Sprache* (Wiesbaden 2000).

de cuivre», «fondeur de cuivre», *t a b i r a* ou *t i b i r a*, serait apparenté au hourrite *tab-iri* et *tab-li*, avec l'alternance fréquente *l/r*, et le terme *k a b a r / kabalum*, connu dès Ebla, serait à rapprocher du hourrite *kabali*, «bronze».

Les noms propres des Hourrites faits prisonniers par le roi sumérien Shulgi d'Ur indiquent qu'ils vénéraient déjà à la fin du III^e millénaire le dieu de l'orage Teshub et la déesse Shaushka. Si les documents d'Ebla ne révèlent pas directement une présence hourrite en Syrie au 23^e siècle, Ninive, en Assyrie, était gouvernée par des princes hourrites au début du 20^e siècle. Ils ont fondé en Mésopotamie diverses principautés, notamment un royaume important dont Urkesh était le centre politique et religieux. Cette première capitale hourrite connue a été identifiée avec Tell Mozan, dans la région du Haut-Habur. Son roi Tish-atal est l'auteur d'un de plus anciens documents en langue hourrite, une inscription qui date du 20^e siècle av.n.è. Un autre roi d'Urkesh de cette époque, appelé Tupkish, est connu par des impressions de son sceau, découvertes lors des fouilles menées sur le site depuis 1984. Des impressions de sceaux ont aussi permis d'identifier le nom de la reine, qui s'appelait Uqnitum.

Outre l'écriture cunéiforme d'origine mésopotamienne, qui est syllabique mais utilise aussi des idéogrammes empruntés au sumérien, les Hourrites ont employé, pour écrire leur langue, l'écriture cunéiforme alphabétique d'Ugarit, attestée du 14^e au début du 12^e siècle av.n.è. En effet, la pénétration hourrite en Syrie du nord-ouest se manifeste dès le 17^e siècle et elle atteint Canaan aux siècles suivants.

6. Empire hourro-mittannien et son influence

Deux siècles obscurs précèdent l'apparition du royaume hourro-mittannien vers 1500 av.n.è.²³ De la constellation des principautés hourrites avait émergé, dès le 16^e siècle, un puissant royaume hourrite qui constituait une menace pour l'Ancien Empire hittite lui-même. Il est probable qu'il était déjà identique au royaume de Mittanni, dont la classe dirigeante sera constituée d'Indo-Aryens. Ceux-ci vénéraient non seulement les grandes divinités hourrites, mais aussi les dieux indo-aryens connus par les Védas, les livres sacrés des Hindous, à savoir Mitra, Varuna, Indra et Nasatya, les «dieux jumeaux». Les termes techniques se rapportant à l'élevage des chevaux étaient également d'origine indo-aryenne, ainsi qu'un certain nombre d'autres vocables. Les circonstances de cette immigration indo-aryenne sont inconnues.

²³ G. Wilhelm et D. Stein, «Mittan(n)i», *RLA VIII* (Berlin 1993-97) 287-299.

Hittites et Hourrites dans la Bible

Vers 1500 av.n.è., l'État hourro-mittannien était la principale puissance politique du Proche-Orient et les Hourrites étaient alors présents en Anatolie et en Canaan. Ils ont exercé une grande influence sur la civilisation et la culture hittites et s'érigent en souverains des principautés cananéennes dès le 15^e siècle av.n.è., comme Biridiya, prince de Megiddo, qui porte un nom indo-aryen, ce qui se comprend par référence aux Indo-Aryens du royaume de Mittanni. Les Hourrites et les Indo-Aryens constituent alors en Canaan une aristocratie militaire, qui s'assimila toutefois à la culture indigène au point que le terme *Hurru* désignait Canaan dans les textes égyptiens. Cette appellation ne signifie pas que la population du pays était hourrite, mais elle indique que la sphère d'influence hourro-mittannienne s'étendait alors jusqu'aux frontières égyptiennes et que la classe gouvernante, que les envoyés égyptiens contactaient, y était hourro-mittannienne. Cet emploi de *Hurru* constitue aux siècles suivants le seul vestige connu de la présence hourrite dans le pays.

On a soutenu que les coutumes hourrites transparaissent dans les récits patriarcaux de la Bible et on a fait divers rapprochements avec les pratiques juridiques révélées par les nombreux contrats hourro-akkadiens des 15^e et 14^e siècles trouvés à Nuzi, une ville de culture hourrite située près de Kirkuk (Iraq). Les rapprochements concernent en particulier la pratique d'adoption, les relations sexuelles avec la servante de l'épouse, la question de l'épouse-sœur et celle des idoles domestiques²⁴.

D'après Gen. 15,1-3, si Abraham n'avait pas eu d'enfant, il aurait eu l'un de ses serviteurs pour héritier. La raison probable est que l'auteur regardait ce serviteur comme un fils adoptif d'Abraham. La Genèse rapporte d'autres cas d'adoption dans la famille patriarcale: les deux enfants de Bilha deviennent les enfants de Rachel (Gen. 30,3-8). Jacob considère comme ses enfants les deux fils de Joseph (Gen. 48,5). Les enfants de Makir, fils de Manassé, naissent «sur les genoux de Joseph» (Gen. 50,23), ce qui est un rite d'adoption. Or, l'adoption est inconnue du droit mosaïque et du droit juif postérieur. Mais elle était fréquemment pratiquée à Nuzi. L'adoption y conférait le droit à l'héritage, mais certains contrats prévoient le cas où un enfant est ensuite engendré par l'adoptant: le fils adoptif perd alors le droit à l'héritage principal.

²⁴ On retrouvera la plus part de ces rapprochements avec une bibliographie à peu près complète jusqu'en 1960 dans R. Tournay, «Nouzi», *DBS VI* (Paris 1960) 646-674. Les publications plus récentes n'apportent guère d'éléments vraiment nouveaux en ce qui regarde les rapprochements avec les récits patriarcaux. On trouvera des exemples de contrats d'adoption dans Lipiński, *Prawo bliskowschodnie*, 213-219.

On ne peut cependant prétendre que les récits patriarcaux reflètent une influence de la culture hourrite. En effet, l'adoption était pratiquée aussi en Assyrie, à Mari et à Ugarit. De Mari provient un contrat d'adoption qui prévoit l'héritage de deux tiers du patrimoine pour l'aîné des héritiers, comme dans la loi de Deut. 21,17. C'est une coutume ouest-sémitique qui ne favorise pas l'hypothèse d'une influence hourrite. L'adoption est du reste attestée aussi chez les Arabes et l'on a signalé, en Palestine, un rite de naissance symbolique accompagnant l'adoption: l'enfant est passé sous le vêtement de la mère adoptive. Il n'y a pas de parallèle biblique, mais une coutume semblable devait exister à Émar au 13^e siècle av.n.è. et on la retrouve en Arménie, au 11^e siècle de n.è.: c'est ainsi que Baudouin I, roi franc de Jérusalem, a été adopté par Thoros, prince d'Édesse, et sa femme. L'emploi métaphorique de la notion d'adoption dans la Bible indique toutefois que cette pratique existait en Israël et Juda. Le Ps. 2 en conserve même la formule rituelle: «Tu es mon fils; moi, aujourd'hui, je t'ai engendré».

Le mariage d'Abraham avec Hagar, la servante de Sarah (Gen. 16,1-2), celui de Jacob avec Bilha, la servante de Rachel (Gen. 30,3), puis avec Zilpa, la servante de Léa (Gen 30,9), ont été comparés à un contrat de Nuzi qui fait une obligation pour l'épouse, si elle est stérile, de donner une servante à son mari pour en avoir des enfants. Ceux-ci seront légalement considérés comme les enfants de l'épouse. Le même contrat ajoute cependant que l'épouse ne devra pas chasser l'esclave concubine. C'est une clause préventive d'un abus, qui pouvait se produire. La même situation se rencontre dans la Genèse: après la naissance d'Isaac, Sarah demande à Abraham de chasser Hagar avec son fils Ismaël (Gen. 21,10-13). Abraham ne lui cède qu'à contre-cœur. Ces similitudes ne sont pas le reflet d'institutions familiales hourrites. En effet, le Code d'Urnamma, vers 2000 av.n.è., prévoit déjà la situation dans laquelle la servante, qui a donné une progéniture à son maître, s'élève au-dessus de sa maîtresse. Le paragraphe est malheureusement incomplet, mais les §144-147 et 163 du Code de Hammurabi traitent de cette situation et plusieurs contrats babyloniens anciens l'envisagent d'une manière détaillée. Il s'agit en l'occurrence non seulement d'une épouse stérile, mais aussi d'une prêtresse tenue à la chasteté. En ce dernier cas, le mari pouvait prendre aussi une épouse secondaire pour en avoir des enfants. C'était donc une pratique commune à l'ancien Proche-Orient et pas une coutume proprement hourrite.

Deux fois Abraham fait passer sa femme Sarah pour sa sœur, chez le pharaon (Gen. 12,10-13) et chez Abimélek, roi de Gêrar (Gen. 20,1-17). Isaac, encore chez Abimélek, fait de même pour Rébecca (Gen. 26,1-11). Ces trois épisodes ont de nouveau été comparés aux textes de Nuzi. On y voit que la sœur adoptive avait un statut équivalent à celui de l'épouse, voire supérieur.

Hittites et Hourrites dans la Bible

En effet, ces «épouses-sœurs» jouissaient de privilèges spéciaux au point de vue social et juridique. Bien sûr, les documents écrits ne nous font connaître que les usages de la haute société. Ce sont ces derniers qui seraient derrière les récits de la Genèse. Cependant, la manière de se comporter d'Abraham et d'Isaac n'est qu'un subterfuge, peu honorable aux yeux des commentateurs anciens et modernes. Elle peut néanmoins cacher un jeu de mots basé sur l'emploi du mot «sœur» au sens de «bien-aimée», attesté dans le Cantique des Cantiques et déjà dans les poèmes mythologiques d'Ugarit, aux 14^e-13^e siècles av.n.è. La déesse Anat, qui est l'amie de Baal, y est appelée sa «sœur». Les récits patriarcaux ne semblent ainsi contenir aucun souvenir d'un statut particulier de «épouse-sœur», à l'image de la pratique hourrite de Nuzi.

Un dernier exemple: un contrat d'adoption de Nuzi mentionne «les dieux» du père adoptif, qui doivent passer à son fils naturel, s'il en a un, ou, à son défaut, au fils qu'il a adopté. Ces «dieux» sont évidemment de petites idoles domestiques, des dieux-lares. Ce contrat montre qu'ils passaient à l'héritier principal et que, par conséquent, leur possession constituait un titre de l'héritage. On a cru que cet usage attesté en milieu hourrite éclaire un épisode curieux de l'histoire patriarcale. Lorsque Jacob et sa famille quittèrent la Haute-Mésopotamie, Rachel, à l'insu de Jacob, emporta les idoles de son père Laban (Gen. 31,19). Laban se lança à la poursuite de Jacob et, l'ayant atteint, lui reprocha son départ clandestin et surtout le vol de ses dieux (Gen. 31,30). Jacob protesta, de bonne foi, et invita Laban à chercher son bien. Celui-ci fouilla tout le campement, mais il ne trouva rien, car Rachel, se prétendant indisposée, resta assise sur le palanquin du dromadaire dans lequel les idoles étaient cachées (Gen. 31,31-36).

Le texte appelle ces idoles tantôt «dieux», tantôt *teraphim*. Ces *teraphim* nous sont connus par d'autres textes bibliques et, dès le 19^e siècle, on a rapproché ce mot des *rephaim*, les mânes du monde sémitique occidental. Le mot *teraphim* (< *trp'-im*) est un dérivé de *rephaim* (< *rp'-im*) à préformante *t-* et désigne les statuettes ou symboles représentant les ancêtres décédés de la famille. C'est un ancien mot sémitique, qui n'est pas attesté jusqu'ici en dehors de la Bible. Ses plus proches parallèles se trouvent actuellement dans les textes d'Émar, qui mentionnent les statuettes des «dieux» de la famille, c'est-à-dire des ancêtres défunts. La cérémonie d'adoption comportait à Émar l'invocation «des dieux et des morts». Il faut comprendre par là que le futur héritier appelait par leur nom les morts de la famille, comme le nouveau roi d'Ugarit le faisait au moment de son accession au trône ou lors de la cérémonie qui confirmait annuellement son pouvoir royal. Bref, il n'y a pas lieu de chercher des antécédents hourrites au récit biblique. À l'époque où cette histoire fut mise par écrit, on avait probablement oublié la valeur

religieuse et juridique des *teraphim* et la narration n'a retenu que le côté burlesque de l'épisode.

En résumé, les coutumes patriarcales n'offrent pas des traces sûres d'influence hourrite. Au contraire, la mention des Horites dépossédés par les Édomites montre qu'aucun souvenir authentique ne s'est conservé jusqu'à l'époque des écrits bibliques. La même remarque vaut pour l'usage des noms d'Urie et d'Arauna dans les récits relatifs à David. Cet oubli s'explique par l'assimilation des Hourrites de Canaan à la population locale dès le II^e millénaire finissant. Un de rares mots préservés est le titre d'*ewri*, «seigneur», utilisé dans la lettre du roi de Jérusalem au pharaon et apparaissant encore dans les noms d'Urie et d'Arauna.

Il est intéressant de noter que les traducteurs alexandrins du Pentateuque, qui l'ont traduit au 3^e siècle av.n.è., ont transcrit le nom des Horites par *Xoppaíoi*, avec un double *r*, comme s'ils avaient encore le souvenir de l'ancienne prononciation du nom. En revanche, le midrash *Bereshit rabba* 42,6 et le Targum Jonathan I sur Deut. 2,12 rattachent le nom des Horites à *horim*, «hommes libres, nobles». Cette traduction est suivie par S. Jérôme qui explique le nom de la ville d'Éleuthéropolis, nom grec de Beit-Guvrin, par la présence de Horites. S. Jérôme semble faire allusion aussi à une autre explication du nom des Horites en signalant que les *Chorraei* sont des troglodytes qui habitent des grottes, en hébreu *hor*, «grotte».

En conclusion, le nom des Horites garde le souvenir d'une présence hourrite en Canaan et de l'usage égyptien de *H3r(w)*, mais toute connaissance précise de leur rôle s'était estompée à l'époque de la rédaction des textes bibliques.

7. Urartu

En revanche, la Bible a conservé le nom d'Ararat, prononciation secondaire et tardive du nom de l'Urartu. La prononciation correcte est suggérée par la variante orthographique *hwrrt* de 1QIs^a 37,38, où la version grecque des Septante a traduit d'une manière exacte «Arménie», tout comme Flavius Josèphe. Le Targum d'Onqelos (Gen. 8,4) et le Targum de Jonathan (II Rois 19,39; Is. 37,38; Jér. 51,27) traduisent le toponyme par *Qardû*, c'est-à-dire «Gordyène», l'actuel Kurdistan turc, ce qui est également correct.

Ces traductions montrent que la localisation de l'Urartu était encore connue d'une manière assez précise mille ans après la disparition de ce royaume. Il a été fondé au 9^e siècle av.n.è., englobant des tribus apparentées aux Hourrites, parlant des dialectes proches du hourrite et habitant la région montagneuse du lac Van, dans l'est de la Turquie. Le nom d'Ararat a été

Hittites et Hourrites dans la Bible

appliqué à l'actuel Ağrı Dağ, un massif volcanique de l'Arménie (alt. 5165 m) où, selon la tradition occidentale, l'arche de Noé se serait arrêtée (Gen. 8,4) et où des missions pseudo-archéologiques l'ont vainement cherchée.

Dès le 13^e siècle av.n.è., les Assyriens désignaient collectivement les tribus de l'Urartu du nom Uruatri ou Nairi, mais c'est seulement au 9^e siècle qu'ils se heurtèrent à un puissant État urartéen, dont le premier souverain connu est Arramé. C'est à tort qu'on a rapproché son nom de l'ethnique «Araméen». Sous ses successeurs, l'Urartu est devenu l'État dominant de l'Asie antérieure, celui dont dépend l'interprétation de l'histoire de l'Assyrie et des régions syro-palestiniennes au 8^e siècle. La pression que Argishti I exerça sur l'Assyrie de façon presque constante explique que celle-ci dut renoncer pour plus d'un demi-siècle à ses visées expansionnistes en Syro-Palestine.

La situation ne changea qu'avec Téglat-phalasar III qui, en 735, assiégea Tushpa, la capitale de Sarduri II, portant un coup sévère à la puissance urartéenne qui ira s'affaiblissant. C'est pourtant au «pays d'Urartu» que les fils de Sennachérib trouvèrent encore refuge après avoir assassiné leur père (II Rois 19,37; Is. 37,38; Tob. 1,21). À cette époque, en effet, l'Urartu progressa une fois de plus sous le règne énergique de Rusa II, qui se fit bâtir une nouvelle capitale Rusakhinili sur l'actuelle colline de Toprak-kale. La cité demeura la résidence des rois d'Urartu pendant environ un siècle. Elle fut détruite avant 590 par les Mèdes et les Scythes qui portèrent le coup final au royaume d'Urartu, déjà affaibli par le passage des Cimmériens. Le vide créé par son effondrement attira les Arméniens, qui s'installèrent dans le pays dès le milieu du 6^e siècle av.n.è. La région porte déjà le nom d'Arménie dans les versions vieux-perse et élamite de l'inscription de Darius I (521-486 av.n.è.) à Béhistun.